

Que de silence

FEDERICO HINDERMANN

Que de silence

Que de silence il faut
avoir écouté, que de ciel eu dans les yeux
pour percevoir encore au-delà de la pièce
la lumière qui faisait alors chanter sur la carafe
les pois de senteur fraîchement cueillis
envolés sur les verts
rayons réfractés des tiges,
et le vent palpiter d'ailes de papillons
roses, turquoise, blanc l'un d'eux chaviré,
surpris en rêve.
Combien de jours d'hiver indifférents
durer derrière la porte entrouverte dans l'espoir
que tressaille encore cette voix
et que nous n'aurons pas
vécu près d'elle en vain.

Ça ne compte pas

Ça ne compte pas, à présent que l'ombre s'allonge,
l'adieu encore ne compte pas;
attends jusqu'à demain après avoir dormi
qu'en un instant une autre apparence t'effleure
l'épaule, née à nouveau avec le soleil;
si émouvante elle tombe, se perd
dans le bras, dans le geste de dire:
demain, ça ne compte pas; pas encore
ne retombe sur nous, pluie de cendre,
l'inévitable faute d'avoir été,
de nous souvenir, et de la paume tendue disparaît
épuisé le martinet recueilli
sur le seuil, nous le reverrons là-haut
ne le reconnaitrons plus, en l'espérant
pour toujours un peu nôtre.

Une modeste bière

Une modeste bière, légère, à Zurich,
avec un mécanisme, une sorte de lift,
marque déposée, au fond de la fosse
glissant presque sans bruit;
le prêtre à l'accent slave
ou romanche ou que sais-je, disait
enfin le notre père, mais sa voix fut couverte
par un hélicoptère bas et les plus longues roses
de l'arrangement baissèrent la tête
sous la neige en rafales;
«qui es aux cieux», tu es sur la terre,
qui était dure, s'ébréçait, de glace,
tandis que nous tentions, croyants ou non,
de continuer, pensant aussi à la poussière,

au pain quotidien, aux lépreux là-bas dans le Sud,
pour qui on allait sous peu
quêter devant la grille.

Sacré ou non

Il y avait à la salle de bains le petit cube
d'alun, la pierre ponce et j'aperçois le reflet
olivâtre sur le menton tendu,
lèvre inférieure retroussée en dedans,
de mon père, frais rasé,
dans le miroir en face;
à la paroi pendait une sangle
où il affilait son rasoir.
Adalbert Stifter, je l'appris plus tard,
s'en servit par une nuit de neige
pour se trancher la gorge, la souffrance;
la peau enveloppée pour peu de temps du feu
sacré ou non qui nous consume,
des pores barbouillés en transparence
notre souffle haletant exhale
d'invisibles avis, présages,
que ne disperse point la brise, le matin
où je voudrais que tu fusses encore là,
mon bon, mon pauvre père,
avant de partir au travail,
immuable regard, là immobiles
à nous revoir.

Plus courts

Plus courts, toujours plus courts
les petits pas du pendule, le point fixe
qui, obtus, les fait se démener et scander
leurs tics dans l'attente du tac
inexorable, et cloue mon trop léger
poids d'amour que j'épands,
et qui s'en va en spires
de l'encensoir remué, mais où,
où donc de l'âme ailleurs déjà
humera-t-on le parfum?

Le calumet

Le calumet que dans les livres
je fumais moi aussi avant de le tendre à l'autre
de la tribu ennemie, chaque bouffée
montait au ciel, promesse,
et les ronds de fumée, si les ronds réussissaient,
le vent les berçait épars, les tordait
fugaces, en vain, comme les filaments
d'un été indien. La trêve de Dieu
jamais n'a servi à grand-chose; mais entre les massacres
naît, du fin fond de la moelle, et continue
du cambium à l'écorce, couche après couche, et vit
le cercle qui unit comme l'anneau
nuptial les troncs des époux dans la souche,
les arbres qui avec leurs voix diverses
dans la forêt parlent de paix.

Poèmes choisis et traduits de l'italien par Christian Viredaz.

biblio

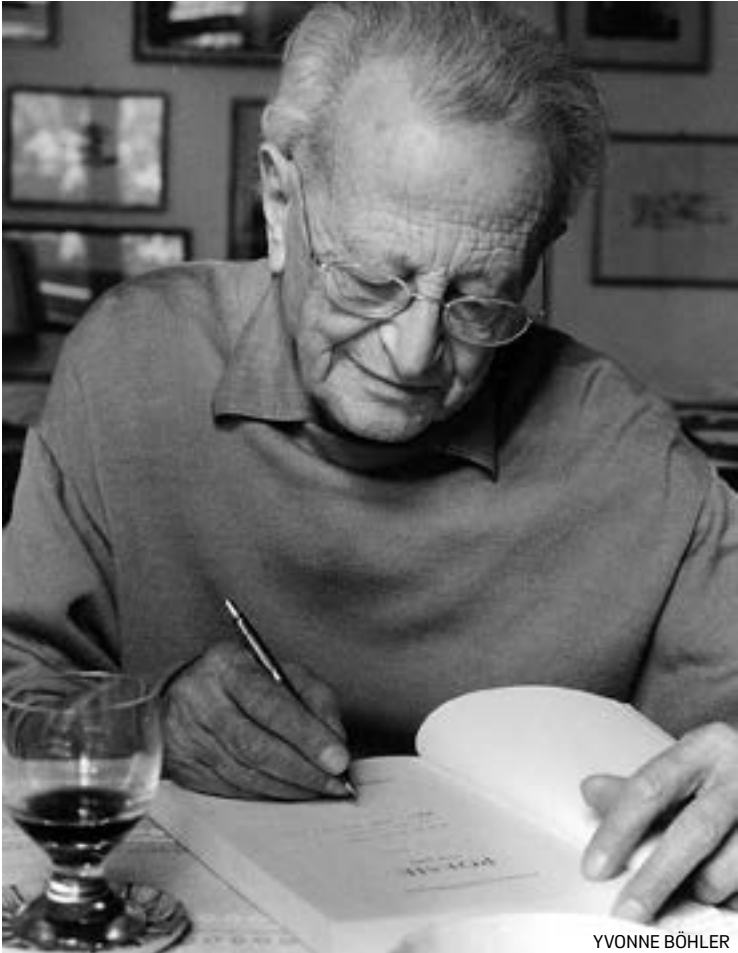
Sempre altrove. Poesie scelte 1971-2012

A cura di Matteo M. Pedroni, Milan, Marcos y Marcos, 2018.

Quanto silenzio

Auto-anthologie, Parma, Guanda, 1992.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH
Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Œrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de la Fondation C.F. Ramuz.



YVONNE BÖHLER

bio

FEDERICO HINDERMANN, (Biella, 1921 - Aarau, 2012), de père suisse alémanique et de mère italienne, est sans doute avec Giorgio Orelli le poète de Suisse italienne le plus important des dernières cinquante années. Egale­ment traducteur et passeur passionné de la littérature italienne dans l'espace germanophone, il a publié, de 1978 à 1986, six recueils chez le prestigieux éditeur milanais Scheiwiller, puis, à partir de 1998, de nombreuses plaquettes chez divers éditeurs mais aussi en autoédition, privilégiant la forme brève. De 1971 à 1986, il a dirigé les éditions zurichoises Manesse et sa prestigieuse collection de classiques de la littérature mondiale. Il était aussi l'époux de l'écrivaine Anna Felder.

CHRISTIAN VIREDAZ, né en 1955, a publié cinq recueils de poèmes et a traduit, depuis 1981, une quarantaine d'ouvrages, de l'italien surtout (notamment Giorgio et Giovanni Orelli, Alberto Nesi, Dubravko Pušek, Remo Fasani et Daniele Finzi Pasca, ou encore Franz Hohler et Francesco Miceli). Il lui arrive d'œuvrer comme mentor. Il évoque sa traduction des poèmes de Federico Hindermann dans un texte à lire sur notre site. **CO**